

Il y a une vie après un arrêt de travail

Maladie, fragilité psychique, accident. Près de 284 000 personnes ont dû réduire ou interrompre leur activité professionnelle l'année dernière. Mais la vie ne s'arrête pas pour autant. Elle rebondit. Témoignages de réinsertions professionnelles réussies.

Nous avons fait des expériences très réjouissantes avec des assurés qui ont repris un apprentissage à plus de 50 ans, l'ont réussi et travaillent aujourd'hui. Ces propos tenus par Marie-France Fournier, attachée à l'Office cantonal AI du Valais, font tomber un mur de préjugés. Non, recourir à l'assurance invalidité n'est plus une impasse, un pis-aller, une rente pour la vie. Non, l'AI n'est plus une étiquette honteuse collée au front des personnes momentanément incapables de travailler et mises au ban de la vie sociale.

Des entreprises récompensées

En tout cas, tout est fait, désormais, pour casser cette image misérabiliste et erronée, sans doute provoquée par l'augmentation des rentiers au début des années 90. La preuve: la plupart des offices cantonaux AI récompensent chaque année des entreprises et des particuliers pour leurs efforts de réinsertion.

Ainsi le Valais, pionnier dans la démarche, remet chaque automne un prix symbolique à quatre lauréats et un employeur méritant. «On essaie de donner une image positive des possibilités de l'AI, mais également de susciter des vocations du côté des employeurs notamment, sans qui rien ne serait possible», répond Marie-France Fournier.

Depuis la cinquième révision de la loi, entrée en vigueur en janvier 2008, l'esprit a donc radicalement changé. Stratégie proactive, plus question d'arriver avec des

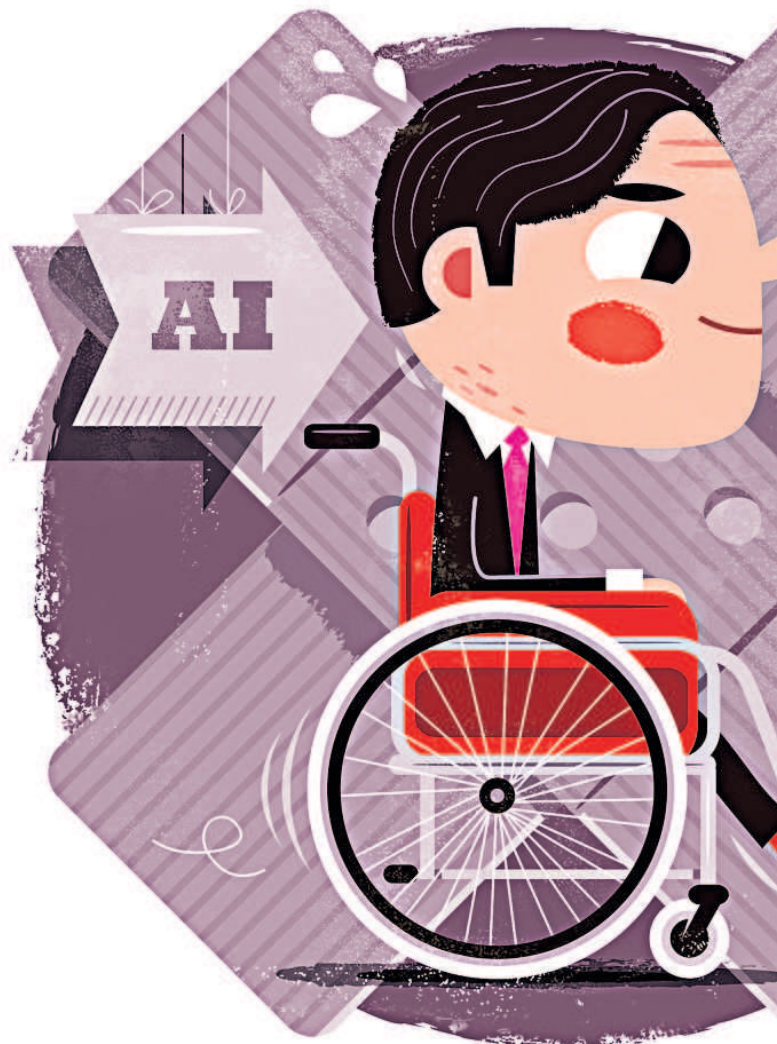
rentes comme la grêle après les vendanges. «La politique aujourd'hui, c'est de réinsérer efficacement et rapidement. Avant, on ne mettait en place des mesures de réadaptation que quand on était sûr que la personne était invalide, soit après quinze mois d'incapacité de travail», commente Dominique Dorthe, attaché de direction à l'OCAI du canton de Vaud.

Un temps long, trop long, quand on sait que les facteurs clés d'une réadaptation réussie sont l'intervention précoce: «Il est plus facile de remotiver un employé encore sous contrat de travail plutôt que quelqu'un qui n'a plus d'identité sociale depuis cinq ans. Il faut donc éviter que la personne ne se déstructure et que d'autres difficultés, d'ordre psychologique, s'ajoutent aux causes premières», répond Dominique Dorthe. Oui, éviter que les personnes, sorties de leur emploi, ne se recroquevillent, n'ouvrent plus leur boîte aux lettres et perdent le goût de la vie.

«La réinsertion, un projet très personnel»

Avec l'introduction des mesures de détection précoce, les mesures d'intervention et la mise sur pied d'un contrat d'objectifs défini par l'assuré lui-même, toutes les chances sont mises du côté de la personne en souffrance. «La réinsertion, c'est d'abord un projet très personnel, tout est toujours sur mesure», avance Christian Sansonnens, conseiller de l'office AI de Neuchâtel.

Une réussite difficile à chiffrer au niveau suisse, puisque, comme



le fait remarquer Daniel Mock de l'Office fédéral de la statistique, «les personnes qui ne reçoivent plus de prestations sortent des tableaux statistiques», mais visible au niveau cantonal. Ainsi, côté Valais, on note une augmentation de 52% des formations profes-

sionnelles initiales et une augmentation de 64% des reclassements, entre 2008 et 2009. Dans le canton de Vaud, le nombre de mesures professionnelles a doublé en trois ans, passant de 2008 bénéficiaires en 2007 à 3989 en 2010 (projection) et le nombre de



«Aujourd'hui, je suis fière de moi»

JOB

Isabel Godel, 39 ans, esthéticienne à Belfaux. Elle a le sourire profond et sincère, de ceux que la vie a rudoyés. Isabel Godel était aide-soignante dans un home pour personnes âgées. Un quotidien presque ordinaire, entre un enfant et un métier qu'elle aimait beaucoup. **Et puis, un jour, tout bascule.** Dans la torpeur d'une soirée d'été, il y a exactement neuf ans, alors qu'elle part en pique-nique avec son fils, elle perd la maîtrise de son véhicule. Tonneaux sur le bas-côté de la route. Tout le monde en sort indemne. Sauf son enfant, tué sur le coup.

«Ça a été tellement dur... Je voulais qu'on me mette en prison, mais on m'a seulement retiré le permis.» Comment dire la douleur de survivre? Isabel Godel a continué à se cramponner à son travail pendant une année, mais trop de drames se sont enchaînés. «J'ai dû être hospitalisée pendant deux mois pour dépression. Je ne voyais plus la suite des choses, ma vie sans cet enfant.»

Reprendre sa place d'aide-soignante? Difficile. «Il y avait une telle détresse en moi que j'étais trop vulnérable pour être au chevet de personnes en fin de vie.» Quand l'office Al lui propose une reconversion professionnelle, elle commence alors une formation d'assistante médicale. Des cours de maths, de chimie, de physique, du laboratoire, de l'informatique, «ce n'était pas évident». Et surtout le cœur n'y est pas. Nouvelle casse. «J'aurais pu

me laisser couler, mais il y avait les amis, la famille.» **Elle commence alors une formation d'esthéticienne puis de styliste ongulaire** et ouvre, en 2008, son institut de beauté et onglerie au nom symbolique «Renaître». Oui, Isabel Godel sort enfin des cendres du chagrin. Même si le deuil n'est jamais vraiment fait, «on apprend à vivre avec», elle invente son nouveau chemin, portée par l'amour de cet enfant disparu. «Je n'ai pas voulu devenir aigrie ni en vouloir à la terre entière.» Balayées la rancœur, la culpabilité, la colère. Reste cette main immense de Bouddha, sur le sol de son institut, ouverte sur la sérénité et le bonheur possibles. **«Je n'ai pas fini de me reconstruire. Il me faudra sans doute toute une vie.** On a tous un passé de souffrance et on se reconstruit un peu chaque jour, à coup de petites victoires.» Elle a fait sien le proverbe chinois qui dit qu'on ne peut empêcher les oiseaux du malheur de tourner au-dessus de nos têtes mais qu'on peut les empêcher de faire leur nid dans nos cheveux. «Cette phrase m'a véritablement portée et m'habite tous les jours. **Maintenant je sais que je ne veux plus être au fond du trou,** je me mets de petits et longs projets pour avancer. Malgré tout, les choses sont bien à leur place. Ce qui a été me permet d'être ce que je suis. Aujourd'hui, je suis fière de moi.»

placements en emploi fixe suit une courbe plus spectaculaire encore, passant de 157 en 2006 à 858 en 2010. Des perspectives réjouissantes, qui prouvent qu'il y a bel et bien une vie possible après un arrêt de travail.

Patricia Brambilla

«Difficile de faire le deuil de son métier»

Sébastien Clerc, 31 ans, dessinateur-électricien à Genève. Monteur-électricien, une vie normale sur les chantiers, le nez en l'air et les mains sur le tournevis. Jusqu'au 24 mai 2004. Il se souvient de la date avec précision. «**J'étais à moto, sur le chemin du travail, et une voiture a grillé un stop. Je l'ai percutée.**»

Il en ressort avec une fracture du plateau tibial de la jambe droite et deux opérations.

Six mois d'arrêt, entre médicaments et hôpitaux. Et puis, la rééducation. «J'allais deux fois par semaine chez le physio, je faisais du vélo d'intérieur. J'ai trop forcé pour rattraper le temps perdu, mais ça n'allait pas et le moral non plus. J'avais toujours une béquille, et des douleurs.» Le temps s'étire devant la télé et la console de jeu et, deux ans après l'accident, Sébastien Clerc est envoyé dans un centre de rééducation à Sion, pour faire une batterie de tests et un bilan de son état de santé.

Le verdict lui fait l'effet d'une douche froide: «**En fait, je ne pouvais plus travailler sur les chantiers**, même si j'avais du mal à l'admettre. J'ai toujours pensé pouvoir y retourner. Mais on m'a ouvert les yeux et j'ai dû faire mon deuil.» Non, il ne peut plus se tenir sur une échelle, ni à quatre pattes dans des positions compliquées. «Je peux ramasser un objet par terre, mais je ne peux plus rester toute la journée accroupi», reconnaît Sébastien Clerc, des larmes dans la voix.

La Suva passe alors le relais à l'AI. Et le jeune homme est placé devant une liste de nouveaux métiers. Au carrefour de sa vie. Il ne peut plus vadrouiller sur les chantiers, soit, mais **il tient à rester dans la technique et se tourne alors vers le travail de dessinateur-électricien.** «A 26 ans, je me suis retrouvé sur les bancs d'école pour trois ans d'études. Pas facile de



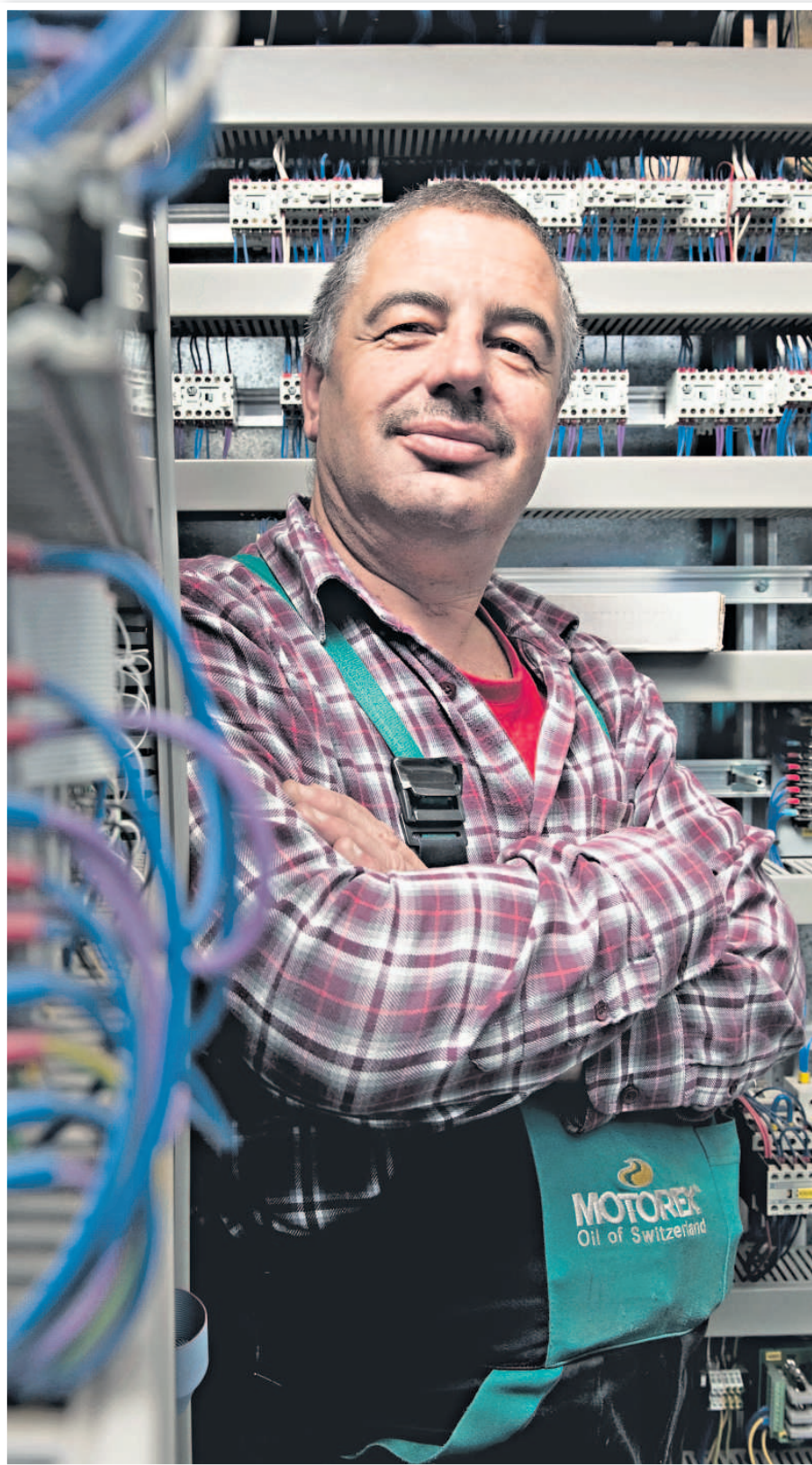
côtoyer des ados de 17 ans qui avaient une meilleure concentration que moi!»

Mais Sébastien Clerc tient bon, réussit ses examens et est finalement engagé par un bureau d'ingénieurs à Genève. A plein temps depuis l'automne dernier. Il dessine, prépare à l'ordinateur le cheminement des câblages

électriques. «J'apprends vraiment un autre métier, **c'est toujours de la technique, mais c'est un autre monde.**»

La moto? Plus envie. Le sport? Déconseillé. «Je pourrais faire du ski, mais je préfère économiser mon genou pour pouvoir continuer à marcher. Alors, je vais à la cueillette des champignons.»

Serein? Non, définitivement inquiet. Avec cette nostalgie poignante pour ce métier qu'il aimait et qu'il a dû abandonner. «Passer huit heures sur un PC ou travailler à l'air libre sur un chantier, c'est assez différent. Mais, même si ce n'est pas facile tous les jours, je suis content de ma réinsertion professionnelle.»



«Le bilan est positif pour tout le monde»

Claude Turberg, 55 ans, monteur-électricien à Téléverbier

C'est lors d'un cours de répétition, en 1977, que ce Jurassien, monteur-électricien, tombe amoureux du val de Bagnes. Au point d'y trouver une résidence secondaire, puis de s'y installer tout à fait.

Avec un nouveau job en main à Téléverbier. «J'étais cassé par le cambouis, les fours à 900 °C, le travail de nuit. Là, enfin, j'étais en plein air et dans la nature!» En altitude même, puisque **Claude Turberg s'occupe de l'entretien et de la révision des canons à neige** jusqu'au Mont-Fort, à 3000 m. Soit quelque soixante appareils sur tout le domaine skiable de Verbier, des dépannages en saison et par tous les temps, et de la neige à fabriquer sur commande.

Mais en 2008, son médecin le met en garde. «J'avais la tension artérielle trop haute. Je ne devais plus monter au-dessus de 2000 m et surtout ne plus porter du matériel lourd.» Suivent quelques mois d'inquiétude, de tracasserie. «J'avais peur qu'on me mette à l'AI. J'en avais une idée fausse, je croyais que c'était pour les gens incapables de travailler et moi, je n'avais surtout pas envie d'arrêter.»

Quand son entreprise et l'AI lui proposent un transfert de service, Claude Turberg saute sur l'occasion. «C'est dur de faire une reconversion professionnelle à 54 ans, mais je suis quand même content, sinon je finissais à la conciergerie». **Il suit alors une nouvelle formation sur matériel électronique**, effectue un stage à Aldorf, un séjour en Algérie, où une mise en route de nouvelles installations doit être effectuée. Et depuis Noël 2009, il a rejoint l'équipe des électromécaniciens, chargés de la maintenance des remontées mécaniques. «On m'a payé les cours et, en contrepartie, je dois rester dans l'entreprise pour cinq ans. Le bilan est positif pour tout le monde.»

Des regrets pour l'altitude et la neige artificielle? Non, Claude Turberg continue de faire du ski, de monter parfois sur les dameuses, et se félicite surtout **d'avoir mis un stop avant qu'il ne lui arrive une vraie casse**.